

« Je suis indigne d'appartenir à une famille honnête, je le sais, et c'est pour cela que je cache à tout le monde votre nom et votre demeure ; mais si mes crimes ne me donnent plus le droit de vous embraser, je n'oublie pas que vous existez, que vous souffrez, que vous êtes pauvres. *Mateo...* »

—Angèle, ne touche point à cet or, dit l'aveugle avec un accent de douleur, après avoir entendu la lecture de ces lignes. C'est le fruit du crime, ne souille point tes mains.

—Je le sais, mère, mais comment le rendre à celui à qui il appartient ?

C'est vrai... Ecoute, il y a, non loin d'ici, un hôpital et une maison de charité, tu feras deux parts de cet or et tu donneras l'une aux malades et l'autre aux pauvres.

—Je le ferai, mère.

Deux mois s'étaient écoulés depuis cet événement. La nouvelle se répandit tout à coup que les autorités, voulant mettre un terme aux crimes du bandit, *El seniorito*, avaient envoyé à sa poursuite une compagnie de soldats. Les brigands avaient été dispersés et presque tous étaient tombés au pouvoir de la justice ; mais le chef avait dû son salut à la rapidité de son cheval.

Le pays était rentré dans le calme, et les paysans des environs de Salamanque avaient peu à peu oublié les sinistres prouesses d'*El seniorito*. Angèle et sa mère le croyaient mort.

Comme il arrive d'ordinaire, les chanteurs ambulants s'étaient emparés de la légende des brigands. On en avait fait des complaintes.

Un jour, un de ces mandians, modernes jongleurs ou trouvères, au manteau constellé de trous, au vieux feutre épilé, la guitare en bandoulière, vint s'établir sous la fenêtre des deux malheureuses femmes. Il avait la voix cassée, mais stridente, et chacune de ses paroles retentissait au loin. Cette voix résonna aux oreilles de l'aveugle et de sa fille comme le cri d'une conscience bourrelée de remords.

Angèle avait brusquement fermé la fenêtre, espérant que la chanson du mandiant ne parviendrait plus jusqu'à elles. Mais la voix montait toujours implacable, frémissante, et à chacun des couplets, la fille et la mère, traduisant en réalité la complainte, voyaient, dans leur pensée, se dérouler le tableau sanglant des crimes de *Mateo*, dont aucun détail ne leur était épargné. L'aveugle s'était serrée avec terreur contre Angèle, et toutes deux priaient pour le malheureux, dont elles apercevaient distinctement l'image affreuse, suspendue à la potence sous les yeux de toute la ville.

Le temps, qui détruit tout et fait tout oublier, ne tarda point à vieillir la complainte qui épouvantait les deux femmes. Les chanteurs ambulants cessèrent de s'occuper des exploits de *El seniorito* dès que les curieux eurent cessé de les écouter. Au récit palpitant des crimes du bandit, succédèrent les romances patriotiques, mises à la mode par une ouverture des Cortès de Cadix. Le *Chant du Prétendant*, les *Noirs et les Blancs* eurent toute la vogue.

El seniorito ne fut plus alors qu'un de ces

héros du crime dont les aventures, exagérées et embellies, alimentent la bibliothèque des colporteurs. Mais personne à Salamanque et dans tout l'ancien royaume de Léon ne pensait plus à lui. Seule, Angèle et sa mère redisaient, chaque soir, son nom dans leurs longues prières entrecoupées de larmes brûlantes, car ce nom demeurerait écrit dans leur cœur en traits de feu, et elles ne cessaient d'entendre la voix lugubre du mendiant, répétant, à chaque couplet, de la complainte :

Oyez, enfants, hommes et femmes,
Le récit des exploits infâmes
Du grand brigand *Seniorito*,
De Salamanque le fléau.
Né d'un loup et d'une vipère,
Il tue, épouvantant la terre,
Il se repaît du sang humain.
Mais le bourreau l'attend demain.
Voyez ! son corps à la potence
Sous la tempête se balance.
De remords il est déchiré.
Il prie. En vain, Il a pleuré :
Le Ciel est fermé pour son âme,
Et déjà l'Enfer la réclame.
Sur sa face de répruvé
Voyez le sort qu'il a trouvé !

III

PREMIER AMOUR.

Angèle venait d'atteindre sa dix-huitième année. Elle s'abîmait dans ses pensées, fondant en larmes toutes les fois qu'elle songeait au passé, et mourant d'effroi lorsqu'elle envisageait l'avenir.

Le sort des deux pauvres femmes n'avait point changé. *Dona Elena*, la mère aveugle de *Mateo* et d'Angèle, supportait aussi patiemment que sa fille les rigueurs de la misère et du malheur. La seule consolation qui leur restât à l'une et à l'autre, c'était que chacune d'elles sentait auprès de soi une âme non moins brisée que la sienne, mais également ouverte à la pitié. Elles avaient pris l'habitude de s'absorber, et souvent des semaines entières se passaient sans qu'une seule parole fût échangée entre elles.

Un matin de janvier, Angèle, appuyée sur le balcon de la fenêtre, regardait machinalement la foule qui allait et venait dans la rue. Le temps était beau et le ciel sans nuages annonçait une de ces journées qui préludent au printemps.

Elena, assise dans un fauteuil près de la table, tricotait.

Les bouffées d'air frais qui pénétraient dans l'appartement, le soleil brillant et chaud, le mouvement des passants dont les éclats de voix accusaient l'animation, tout contribuait à chasser la tristesse et à rasséréner la pensée.

Les deux femmes avaient insensiblement cédé à cette influence.

—Angèle, disait l'aveugle, tu as aujourd'hui dix-neuf ans.

C'est vrai, mère, répondit la jeune fille en soupirant.

Eh bien ! j'ai pensé que le jour de ton anniversaire tu ne me refuserais pas une grâce.

Une grâce ? Oh ! mère ! repartit Angèle avec un accent de doux reproche. Tes désirs ne sont-ils pas des ordres pour moi.

Oui, je le sais, mon enfant, tu es bonne, toi, tu es l'unique soutien de la vieille infirme, et si l'autre...

Mère, interrompit la jeune fille, je t'en supplie...

Puis comme pour détourner la conversation. Tu parlais de grâce ? Que désires-tu ?

Et un baiser résonna sur la joue creuse de l'aveugle, qui serrait passionnément Angèle dans ses bras.

Ce que je veux ; un caprice... je voudrais... célébrer ton anniversaire... Si nous allions comme tout le monde nous promener au faubourg ?

La jeune fille eut un cri de joie.

Enfin voilà une idée raisonnable et qui me ravit. Il y a si longtemps que le docteur te conseille de sortir, d'aller au grand air, de prendre de l'exercice...

Les médecins, mon enfant, tout en donnant de bons conseils, il ne tiennent pas toujours compte des empêchements. Aveugle comme je le suis, je ne puis sortir sans guide...

Ne suis-je pas là, mère ?

Sans doute, ma bonne Angèle, mais tu dois travailler pour ta pauvre mère invalide, et comme tu aurais à veiller la nuit, si tu te promenais avec moi le jour, je ne veux pas ruiner ta santé déjà débile et je reste à la maison.

Mauvaise excuse, mère ; les soirées sont longues, et une heure de promenade se rattrappe vite.

Eh bien ! soit ! Pour aujourd'hui, faisons exception à la règle ; d'ailleurs je te l'ai demandé la première, et le beau temps m'a toute ranimée.

Une heure après, l'aveugle appuyée sur le bras de sa fille, passait sur le pont des vingt-sept arches. Elles se dirigeaient à pas lents vers l'église Saint-Marc. Onze heures sonnaient.

(A continuer.)

RENSEIGNEMENTS UTILES.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce, à la première page, du grand magasin de fourrures de MM. Lanthier & Cie. rue Notre-Dame.

Il est bon de rappeler à nos lecteurs, que les meilleurs parfums, (les plus authentiques) se trouvent à la pharmacie de Laviolette & Nelson rue Notre-Dame.

Accusé troyeux, votre profession.

—Vidangeur, mon président.

—Cependant je lis au dossier que vous êtes peintre en bâtiment.

—C'est vrai, mon président, mais j'ai démissionné, l'odeur du vernis me montait à la tête.